

Dans cette dissertation,

< une colonne à gauche récapitule le cours du devoir et vous donne *en italique et en petit caractères les remarques relatives à la méthode.*

Dans le devoir lui-même, vous trouverez

> **en GRAS les concepts** (un concept central par paragraphe)

< **en rouge** les phrases ou expressions qui montrent au lecteur que le propos est organisé et répond bien à la question posée.

< et **en vert** les références aux philosophes, les citations et les références culturelles.

Dans vos propres devoirs, par contre, vous devrez toujours écrire avec une seule couleur d'encre.

L'être humain n'est-il qu'un animal dénaturé ?

Accroche

« Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille c'est l'homme » affirme Sophocle. N'est-il pas celui qui ne se contente pas de vivre des fruits de la terre, mais laboure ses flancs pour en tirer sa nourriture, creuse ses entrailles pour y chercher le métal dont il fera ses outils. Animal intelligent, industriel, entreprenant... Non vraiment, on ne voit pas en quoi l'homme pourrait bien être un animal dénaturé.

Sujet

*définition –
« homme »*

Commençons par définir l'être humain. Il est bien un animal, un mammifère, primate, proche cousin du chimpanzé avec lequel il partage plus de 99 pour-cents de son patrimoine génétique. Mais un simple coup d'œil jeté dans le monde autour de nous nous permet de constater qu'il a notamment développé une emprise inouïe sur la nature, et cela parce qu'il est le seul animal à s'être élevé au niveau du langage et de la maîtrise technique. Donc s'il fallait caractériser le rapport de l'homme à sa nature animale, il semblerait qu'on doive affirmer qu'il a augmenté, approfondi cette nature. **Or que signifie l'adjectif « dénaturé » ?**

« dénaturé »

problématique

N'indique-t-il pas au contraire que cette évolution de l'homme a altéré, voire corrompu, perverti sa nature ? En quoi, encore une fois, un tel progrès évolutif implique-t-il une dénaturation ? Ne devrions nous pas dire au contraire que l'être humain est l'animal qui se hausse au-dessus de sa propre nature ? Le problème, au fond, n'est-il pas que l'homme étant libéré de l'instinct devient un animal, le seul, condamné à se régler lui-même ? Mais alors ne court-il pas aussi le risque de la perversion ? N'est-il pas confronté au danger du déséquilibre, à la tentation de construire cette régulation autour de sa seule personne, de devenir « le tyran de lui-même et de la nature » (Rousseau) ?

*annonce de
plan*

Nous verrons dans une première partie que l'homme paraît effectivement au premier abord le moins adapté, le plus faible des animaux. Mais nous montrerons ensuite qu'il ne doit cette apparence qu'au fait qu'il a pris une route radicalement nouvelle dans la nature, celle de la conscience de soi. Nous verrons alors que cette évolution, si elle élève la puissance de l'homme, lui fait aussi effectivement courir un risque nouveau: celui de la chute, qui n'est plus un simple retour en arrière, mais l'effondrement dans la régression, la perversité.

*Présentation de
la première
partie*

*l'homme
a perdu
l'instinct*

Pour commencer il est important de signaler qu'effectivement l'homme n'est pas un animal comme les autres. En effet, comme le dit **Rousseau**, contrairement à l'animal « **qui est au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie et son espèce au bout de mille ans ce qu'elle était la première année de ces mille ans** », l'homme ne dispose pas, dans sa nature, de moyens d'adaptation immédiats à son milieu naturel. L'animal, au contraire, dispose d'un corps qui porte les marques de cette adaptation spécifique (griffes, fourrure,

*
* *

écailles, nageoires), mais, en outre, son comportement obéit pour la plus large part au mécanisme du déclenchement instinctif. En ce sens on peut bien affirmer que l'homme est un animal dénaturé.

C'est-à-dire qu'il a perdu l'adaptation immédiate à la nature

En effet, si l'adaptation définit la capacité d'un corps vivant à développer des aptitudes lui permettant d'occuper une niche écologique, comment ne pas mesurer au premier abord l'immense fossé qui sépare l'homme de l'animal ? Voyons sa bouche, beaucoup moins puissante que celle de ses cousins primates, voyons ses membres antérieurs, incapables de lui servir à accélérer sa course en cas de fuite. Voyons, au bout de ses doigts, ses ongles minuscules, si atrophiés qu'ils n'ont plus la moindre utilité naturelle. Dans **le mythe de Prométhée**, lorsque les Dieux ordonnèrent à Epiméthée et Prométhée de distribuer aux différentes espèces les qualités qu'ils avaient créées pour elles, Épiméthée, tout occupé à sa tâche de donner ses griffes et sa fourrure au lion, ses cornes au taureau, ses nageoires au poisson... finit par oublier l'homme, et Prométhée, revenu inspecter le travail de son frère, trouve l'homme nu, c'est-à-dire dépourvu de toute adaptation spécifique précise. Cette nudité, on la retrouve dans un autre mythe, celui de la **Genèse**. Mangeant du fruit de la connaissance du Bien et du Mal, quelle est la première découverte d'Adam et d'Eve ? Ils découvrirent qu'ils étaient nus, et se sentent alors submergés par la honte.

la situation humaine face à la nature, une situation angoissante

Il y a donc bien en l'homme une certaine sortie de la nature qui s'expérimente en partie comme une perte, une dépravation. L'immense respect que vouent les cultures primitives aux animaux et aux plantes (totem) peut être lié à cette très vive conscience ressentie très tôt par l'être humain que, contrairement aux animaux, il n'a pas exactement de lieu qui lui soit propre dans la nature. Dès lors n'est-ce pas là la première raison de **l'angoisse**, ce sentiment si spécifique à l'être humain selon **Jean Paul Sartre** ? Sans doute, avec l'angoisse, puis-je expérimenter ma liberté, mais cette liberté se présente d'abord à moi sous les traits du dénuement, de l'absolue pauvreté. L'angoisse, peur sans objet, peur qui naît du sentiment de l'inconnu, de la prise de conscience du manque, du dénuement n'est-elle pas, elle aussi, un signe très sur de notre dénaturation ?

une dernière phrase montre que je suis en étroite liaison avec le sujet

*
* *

Transition qui montre les limites de la première partie

Cependant cette première approche du problème est tout à fait incomplète. En disant que l'homme est bel et bien dénaturé puisque contrairement aux autres animaux il ne porte pas sur son corps d'adaptation spécifique, nous oublions de regarder la réalité telle qu'elle se présente à nous. Loin d'être le plus faible des animaux, l'homme semble au contraire le plus puissant. Ne s'est-il pas répandu sur la surface de toute la Terre, n'est-il pas monté à l'assaut des cieux, descendu explorer les abîmes ? En fait la « dénaturation » que l'on constate en analysant le corps de l'homme nu n'est absolument pas une dégénérescence, mais bien le fruit d'une adaptation spécifique, quoiqu'il s'agisse d'une adaptation toute particulière: l'homme est l'animal qui a appris à se régler lui-même.

puis pose une série de questions l'homme bénéficie en fait d'une autre adaptation

Commençons par reprendre l'analyse de son corps: certes il n'a ni griffes, ni fourrure, mais des mains et un cerveau qui lui permettent de fabriquer ces griffes qui lui font défaut et d'aller chercher ainsi sur le dos de l'animal cette protection qui lui manque. La puissance de l'homme est justement dans son imperfection: **perfectible**, il est aussi capable d'apprendre. En ce sens l'homme n'apparaît pas du tout comme un animal dénaturé, mais tout au contraire comme un animal qui a, par rapport à ses cousins, augmenté sa nature. Contemplons un instant le monde humain, nous verrons que la nature n'y a pas disparu. Non, elle y est transformée, elle n'est plus que la matière de l'univers que l'homme se construit. C'est bien de bois que l'on fait la charpente des toits, de pierre la hauteur de nos murs, de sable le verre translucide de nos fenêtres. Alors, sans doute autour de nous la nature est-elle encore présente, mais elle n'est plus forme, elle est devenue simple matière, la matière de notre **activité**.

la perfectibilité

au cœur de la nature humaine, l'activité

l'être qui soumet la nature à ses propres fins. remarquez comment je me permets de prendre 3 ex à la suite mais en faisant TRES COURT

L'homme sort de l'immédiateté et entre dans la voie de la médiation

à la base de ce processus, il y a un rapport spécifique au temps: l'ouverture de la mémoire: l'homme est l'animal historique.

Transition qui synthétise la 2ème partie, ce qui est nécessaire, car elle était très longue.

Il faut donc rejeter la problématisation de la 2ème partie ici, au début de la 3ème.

La condition historique est aussi une

L'homme est en ce sens non pas un animal dénaturé, mais un animal capable de soumettre la nature autour de lui aux formes qu'il a choisi de créer. Ainsi, loin de s'abaisser en deçà de la nature animale, l'homme s'élève mille pieds au-dessus d'elle. Nous pouvons retrouver ici le mythe de Prométhée, qui, découvrant qu'Epiméthée n'avait pas distribué aux hommes leur part de perfection, s'en va voler le feu, l'habileté artiste, aux Dieux. Et souvent, lorsque l'homme a tenté de comprendre son statut si particulier dans la nature, il lui a fallu se reconnaître usurpateur. Pour l'Antiquité Grecque nous sommes ce que nous sommes parce que **Prométhée** a volé, pour l'Antiquité juive, parce que **Ève et Adam** ont transgressé une interdiction de leur Seigneur. **Ulysse** lui-même n'est-il pas condamné à l'errance parce qu'il a cru pouvoir se déclarer l'égal des Dieux après avoir conquis Troie grâce à sa puissante ingéniosité ?

Mais sur quoi exactement repose cette 'sur-nature' humaine ? Notre première analyse n'était pas erronée: non, le corps humain ne dispose d'aucune adaptation spécifique précise, directement déterminée à agir sur la nature. Mais c'est justement là qu'est sa force: l'homme n'entre pas dans un rapport direct, immédiat, avec la nature, il est, comme le dit **Hegel**, l'animal de la **médiation**. Sa puissance, contenue dans l'alliance de son cerveau qui pense et de sa main qui fabrique des outils, est de repousser le temps de l'action; d'être capable, justement, de se confronter à cet inconnu qui ne l'inquiète, qui ne l'angoisse que parce que justement il y pense. Et peu à peu, en interposant entre lui et la nature la puissance de ses outils, l'intelligence de son langage, il la domine, la soumet à ses propres buts.

Et à la racine de cette aptitude à la médiation, il y a un rapport radicalement différent au temps: parce que sa **mémoire** s'ouvre, il devient capable d'échapper au « piquet de l'instant » (**Nietzsche**). Parce qu'il n'est plus prisonnier du présent sans cesse fuyant, il peut tenter, essayer, échouer, reprendre, corriger ses erreurs. « **Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien** », disait **Socrate**. Oui, voilà toute la puissance de l'homme. Car expérimentant son ignorance, l'homme découvre aussitôt qu'il peut la combattre. A tâtons d'abord, et ce sont les instruments rudimentaires des premiers hominidés, ces pierres qu'ils tailleront pendant des millénaires. Mais peu à peu, le long de générations successives où chacune apporte son innovation minuscule, l'homme va se mettre à grandir, justement grâce à cette mémoire qui lui permet de recevoir le savoir de ses ancêtres et de le transmettre, augmenté, à sa progéniture. Ainsi l'être humain sort-il de la répétition perpétuelle, il entre dans la voie du progrès, la grande aventure de l'histoire.

Nous découvrons qu'il est nécessaire de revenir à la question de la nature humaine. Comment l'homme pourrait il être dénaturé alors que sa nature est de transformer la nature tant en lui (c'est la morale, c'est la politique) que hors de lui (ce sont la technologie et la science). Si l'homme semble au premier abord un animal dénaturé c'est parce que en lui la nature s'ouvre à la conscience de soi, et ainsi à l'activité. La nature, en l'homme, se libère de l'instinct, devient capable de se retourner sur elle-même, de se penser elle-même.

*

* *

Et cependant, lorsqu'on regarde le cours de l'histoire humaine, on ne découvre pas une évolution progressive, linéaire, un progrès continu au cours duquel l'humanité, augmentant son emprise sur la nature, apprend aussi à se gouverner elle-même. L'histoire de l'humanité, c'est aussi l'histoire de l'esclavage et de la guerre, l'histoire d'affrontements permanents pour la puissance. Et si l'on descend au niveau de la vie individuelle, ne trouve-t-on pas là aussi la violence et l'égoïsme érigés en règle, une violence dont l'homme ne peut se défaire, mais seulement se prémunir en se soumettant à la pression de lois qui le surveillent et le dirigent. L'homme en ce sens paraît bien être un animal maladif, incapable de supporter véritablement le poids de l'ouverture de sa conscience. « Maudis soit le sol à cause de toi » déclare le Dieu de la Genèse lorsqu'il découvre la transgression du premier homme et de la

condition
dangereuse.

Au centre du
problème
humain, la
puissance de
son penchant
égoïste

*(remarquez que
la longue
citation de Kant
est **analysée**
dans les lignes
suivantes)*

à la base du
dévoisement
humain il y a
le fait qu'il
reste un
animal
pulsionnel,

donc pour ne
pas se
dénaturer, il
doit devenir
autonome,

régler ses
rapports à la
nature...

et se régler lui
même.

première femme. L'homme serait-il au final une erreur de la nature ? Une impasse de l'évolution par laquelle la vie, prenant conscience d'elle-même, est vouée à s'effondrer dans la démesure, à se dévorer elle-même, à disparaître ?

L'homme, nous dit **Emmanuel Kant**, « **abuse toujours de sa liberté à l'égard de ses semblables** », tout simplement parce que « **son penchant naturel à l'égoïsme le pousse à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même** ». autrement dit, quelle que soit le degré d'ouverture de sa conscience, l'homme reste au fond animal (« penchant naturel »), et il partage en cela cette obsession de l'animal pour sa propre survie. Chez l'être humain l'instinct ne disparaît donc pas tout à fait. Le comportement s'ouvre effectivement à l'action formatrice de la culture, mais au fond, tout au fond, le cœur de l'instinct, c'est-à-dire la **pulsion**, il ne s'en défait jamais. Il s'en défait si peu qu'elle reste son moteur. La pente naturelle de l'homme le conduit toujours vers lui-même, **dynamique centripète** qui fait naître en lui la démesure la plus grande; celle de ne plus se voir comme une partie du tout, mais comme son centre. Ce problème est si enraciné au cœur de l'humanité qu'il est à l'origine du mythe du Diable. Qui est en effet **Lucifer** sinon un ange de Dieu refusant de n'être qu'un élément de la création divine, se rebellant contre l'ordre de l'univers et se posant comme premier ? Nous retrouvons ici l'idée d'échapper à la nécessité d'une régulation partagée, l'idée de se construire « un régime d'exception » pour soi-même.

Mais à la racine de cette tendance, il n'y a pas seulement la nature pulsionnelle de l'homme. Il y a **l'union de cette nature pulsionnelle et de la conscience**: l'homme a tout aussi faim que l'animal, mais la forme que prend cette faim change radicalement parce que sa conscience s'est ouverte. **Rousseau** fut à l'époque moderne l'un des premiers à analyser le caractère intrinsèquement corrompateur de toute civilisation: notre perfectibilité est « **la cause de tous les malheurs de l'homme** », parce qu'en nous élevant à la perception du Bien, elle nous ouvre aussi à la tentation du mal. L'animal est bête, sans doute, mais sa bêtise est aussi ce qui le préserve du déséquilibre et le confine dans la tranquillité. Tout cela est en fait fort simple. Prenons l'exemple de l'agressivité: chez l'animal, elle est le fruit naturel de l'impulsion vitale (la faim du prédateur, ou l'ardeur de l'excitation sexuelle qui pousse le mâle au combat), mais elle est aussi régulée par l'instinct: il suffit qu'au cours de l'affrontement un des deux combattants montre des signes de soumission, et le combat prend fin. Quel différence avec l'homme. Voyez **l'Illiade d'Homère**, quel est le point de départ de cette guerre à mort entre deux civilisations, sinon le rapt d'une femme (Hélène) par un Prince Troyen (Paris). Lorsque l'agression se déclenche en l'homme, nul mécanisme naturel ne la commande, alors elle peut enfler, démesurément.

L'homme n'étant plus réglé par la nature, il doit se régler lui même. Le vrai nom de la liberté humaine est donc **l'autonomie**. N'étant plus commandé par l'instinct, il doit se donner à lui même les lois de son action. L'homme est condamné à la mesure. Mais cette mesure, il doit la construire, et tenter de la partager avec ses semblables. Bien sur, l'humanité en a pris conscience depuis peu, il s'agit de réguler notre rapport à la nature. En effet, capables d'augmenter notre puissance vis à vis de la nature, nous voilà aujourd'hui confrontés, avec la pollution générée par notre activité, à la nécessité d'en mesurer les effets néfastes et de nous modérer. Capables d'augmenter la puissance de leurs armes, les voilà aujourd'hui confrontés avec une puissance de feu telle qu'en détruisant l'ennemi elle réduit à néant en même temps le champ de bataille, et leur fait courir le risque de périr eux mêmes.

Oui, en ignorant l'ordre de la nature, l'homme risque de devenir un être dénaturé, mais quelle splendide vocation que la sienne, celle de devenir le jardinier de la Terre, de veiller au bon ordre de cet immense écosystème qu'il ne cesse de mieux comprendre.

Mais cette analyse n'est pas valable que pour la dimension technologique de l'existence humaine. Dans le champ des rapports humains, l'hubris guette, elle guette toujours. Ce risque de la démesure, risque de retomber « **plus bas que la bête même** » (**Rousseau**), nous le rencontrons dans l'amour, dans la coopération sociale, partout où l'homme, confronté à ses semblables est aussi confronté à la tentation de « **se réserver un**

Donc s'il y a une nature humaine, elle consiste à se confronter à la nécessité de se donner des lois

régime d'exception pour lui-même » (Kant). Et ne nous y trompons pas, le point commun principal qui permet de regrouper toutes les religions humaines, c'est cette préoccupation pour la **loi**, pour la nécessité de réguler le comportement humain. Au cœur de l'humanité, il y a donc la **raison**, la faculté législatrice de l'esprit humain. Le Dieu unique des Juifs, des chrétiens et des Musulmans est un Dieu qui ordonne, commande, fixe pour l'homme des lois dont il ne doit pas sortir. Mais Bouddha (bouddhisme), Obatala (Yoruba), Shiva ou Vishnou (hindouisme) sont eux aussi de tels législateurs. Le croyant renverra donc cette régulation à un Dieu ou à un Prophète, l'athée affirmera qu'elle ne sort en fait que de la tête des hommes, mais tous deux reconnaitrons que s'il ne se règle pas lui-même en usant de sa raison, l'homme est un animal perdu.

*
* * *

Conclusion
1./ récapituler le
devoir

Commençant par une analyse du corps humain et de son défaut d'adaptation naturelle immédiate, nous avons cependant pu comprendre que l'être humain, loin d'être un animal dénaturé est au contraire un animal qui franchit un stade essentiel de l'évolution de la vie en s'élevant au niveau de la conscience de soi, du monde, et de ses semblables. Néanmoins, l'homme est bien, et pour cette raison même, l'animal qui sans cesse court le risque de se dénaturer, parce que au cœur de son effort pour se civiliser, c'est encore une passion puissamment animale qui le possède: cet instinct de survie si fortement planté en lui et par lequel il se pose comme le centre de toute chose.

2./ donner sa
solution.

Dès lors la vie humaine est comparable à celle d'un danseur de corde: à gauche, le risque de s'effondrer dans l'ivresse pulsionnelle destructrice et insensée; à droite, le danger de se laisser paralyser par une loi si sévère qu'elle châtie l'homme de ses désirs... mais devant lui, le fil tendu, le fil mince et si dense pourtant de l'avenir. La dénaturation ne nous définit pas. Elle nous menace. Elle est l'amertume qui reste sur la langue de celui qui a goûté du fruit de la connaissance du Bien et du Mal. Mais chaque fois que, usant de sa raison, l'homme revient sur ses erreurs, et apprend, par les efforts conjugués de sa conscience morale et de sa science à s'élever dans la connaissance de la loi, il se rend plus libre, plus profond, et élève la nature d'un cran supplémentaire. Car en l'homme se déroule la grande aventure: celle de la nature parvenant à la conscience de soi-même.